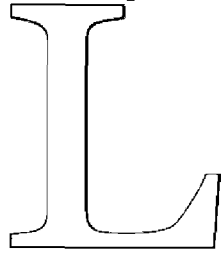


Les chercheurs d'or des maisons d'édition

Les éditeurs parisiens reçoivent des milliers de textes par la poste chaque année. Où se trouve le futur best-seller parmi toutes ces pages ? Reportage chez Gallimard et Albin Michel.



PARIS
DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE
REPORTAGE

Lorsque quelque part en Belgique, en France, en Suisse ou ailleurs dans le monde francophone, un individu écrit son histoire et couche ses idées sur papier, il rêve secrètement de retrouver son nom en vitrine d'une librairie. Bien avant la gloire, son manuscrit atterrit dans les services de tri des maisons d'édition. Dans la prestigieuse maison Gallimard, en plein quartier de Saint-Germain-des-Prés, les textes se retrouvent sur les bureaux de Bertrand Lacarelle et de Benjamin Barnier, au dernier étage de l'imposant bâtiment rue Gaston Gallimard. Les deux jeunes trentenaires défrichent les piles d'écrits réceptionnés dans le hall. Entre 6.000 et 8.000 manuscrits par an, « une grande partie de la production francophone », précise le responsable du service des manuscrits Philippe Demanet. Seulement

un sur 1.000 sera publié. Les lecteurs représentent la première étape d'un long parcours.

« Tout est débâillé et enregistré dans une base de données, détaille Bertrand Lacarelle. On voit si l'auteur a déjà envoyé un manuscrit, combien de texte on lui a refusé et à quel moment. Certains essaient de nous piéger et renvoient deux fois le même. Garder une trace permet de gagner du temps. On en reçoit une vingtaine par jour ou un peu plus. C'est très variable. Dès qu'il y a une actualité particulière, un prix littéraire ou la fin des vacances d'été, les gens se mettent à écrire. » Livres de cuisine, romans de science-fiction, etc., Bertrand et Benjamin se chargent d'écarter tous les récits sans rapport avec la fameuse Collection Blanche de Gallimard.

« Le métier de lecteur ne s'apprend pas, c'est inné »

PHILIPPE DEMANET,
RESPONSABLE DU SERVICE DES MANUSCRITS

Quand il ne reste que les potentiels ouvrages, ils se mettent à lire chacun sur leur bureau. Six autres lecteurs complètent ce deuxième niveau. De manière très académique, chacun de ces « chercheurs d'or » doit rendre une fiche de compte rendu critique avec une cote. « Le métier de lecteur ne s'apprend pas, c'est inné, commente Philippe Demanet.

net. C'est de l'ordre du charisme. On n'a pas de critère universitaire, on est aux avant-postes. On suit l'air du temps. » Selon la cote, le responsable décide d'envoyer le manuscrit à un autre lecteur ou d'appeler directement l'auteur. La concurrence entre les maisons françaises est rude et il faut repérer la pépite avant tout le monde.

Tous sont fiers de citer les grands noms de la littérature française arrivés par la poste. L'art français de la guerre d'Alexis Jenni, Prix Goncourt 2011, a d'abord été un tas de feuilles entreposé dans les armoires du service, se souvient Philippe Demanet. « Alexis Jenni, je lui avais refusé quatre manuscrits avant son premier roman. N'oublions pas que Jean-

Marie Le Clézio et Patrick Modiano sont passés par là ! »

Dans le petit bureau à côté, la lectrice et éditrice Maud Simonot lit les manuscrits sélectionnés par ses collègues et ceux des auteurs déjà publiés chez Gallimard. « Je fais partie de la deuxième étape. J'ai travaillé pour d'autres maisons d'édition. Ici, on a l'avantage d'être beaucoup et c'est très collégial. »

Rien ne leur échappe, c'est en tout cas le message qui ressort de leur discours. « On ne se trompe pas. Il y a tellement de niveaux de lecture. Si le texte n'a pas été retenu, c'est qu'il ne cor-

respondait pas à notre ligne », poursuit Philippe Demanet.

Le débat ultime se déroule une fois par mois lors du comité de lecture : une institution présidée par le patron Antoine Gallimard, héritier du fondateur de la maison. Autour de lui, siègent des écrivains depuis 1920. Le poète Guy Goffette représente la Belgique. Lui aussi a la chance (ou la malchance) de retrouver des manuscrits dans sa boîte aux lettres. « Depuis que les gens savent que je suis au comité de lecture de Gallimard, ils m'adressent personnellement leurs textes, la plupart du temps des poèmes. »

L'auteur originaire de Gaume ne peut prendre de décision seul. Le futur ouvrage est celui qui réussira à récolter trois avis positifs. « Il y a des discussions mais elles sont toujours très courtoises même quand nous sommes totalement opposés. Je lis avec ma passion de lecteur. Je ne suis pas complaisant. Je mets mes petites remarques comme on le fait avec mes propres livres. »

Antoine Gallimard a le dernier mot quoi qu'il arrive. La majorité des manuscrits retenus alimentent « la Blanche ». La collection mythique totalise 6.500 titres depuis sa création en 1911 et sort neuf premiers romans en moyenne chaque année. Alors qui tente sa chance ? ■

FLAVIE GAUTHIER

chez Albin Michel

Au chevet des francophones

PARIS
DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Pendant les élections présidentielles, on me confond avec le bureau des candidats. » Perdue au milieu de son grand bureau rempli de manuscrits encore dans leur enveloppe marron, Lina Pinto a l'impression d'être en contact direct avec les Français. Quand ce ne sont pas les lettres ouvertes à Nicolas Sarkozy, ou adressées à Ségolène Royal, elle reçoit les pensées et les délirés littéraires de toute la francophonie. Comme chez Gallimard, entre 6.000 et 8.000 manuscrits sont adressés à Albin Michel chaque année, soit une centaine par jour.

Lina est seule pour les ouvrir et faire le tri. « Je m'installe et je commence à lire comme en librairie. J'ai commencé par être lectrice externe en 2005. Je suis chez Albin Michel depuis dix

ans. J'adore mon boulot. Il y a à la fois un côté littéraire et un côté social. Je suis motivée pour trouver l'auteur du siècle. »

Forcément entre toutes ces propositions d'ouvrages, peu sont retenues. La qualité littéraire n'est pas toujours là, mais ça, la responsable du service des manuscrits s'en fiche. « Même si beaucoup écrivent mal, je trouve positif cette énorme quantité d'écrits. »

Véritable passionnée, la jeune femme commence par choisir ce qui lui plaît - « Quand j'aime, c'est tout de suite, c'est comme une rencontre amoureuse » - avant de voir si le manuscrit correspond à la maison d'édition. Elle envoie le texte à des lecteurs externes qui lui rendent un rapport de lecture.

Ensuite, elle monte un dossier pour présenter le projet littéraire au comité de lecture. Chaque

mercredi, les éditeurs de la maison se réunissent pour prendre

la décision finale. Lors de cette réunion, on discute des manuscrits reçus par la poste, et de ceux présentés par un éditeur, l'autre voie par laquelle un écrivain déjà publié passe.

La boîte aux lettres, c'est le volet démocratique de la maison d'édition. « Ce sont des textes plus engagés, moins égocentriques, des textes ancrés dans la réalité comme si les gens cherchaient une réponse aux angousses. Ils le font à travers leur roman. » N'importe qui peut envoyer son texte et c'est ce qui rend le travail de Lina si conséquent.

Il n'y a pas que des inconnus. Parfois, la lectrice tombe sur les écrits d'auteurs déjà publiés dans d'autres maisons d'édition ou des célébrités. « Je m'en fiche un peu, seul le texte compte »,

nous assure-t-elle.

« Quand Lina décroche une perle, elle crie dans les couloirs d'Albin Michel », confie une de ses collègues. Cette année 2015 est un bon cru littéraire, cinq manuscrits de la poste ont retenu l'attention. Pourtant, les attentats à Charlie Hebdo sont passés par là. « J'ai l'impression qu'il y a eu un avant et un après. Je reçois en ce moment beaucoup

de textes autour des militaires. Je n'arrive pas à expliquer pourquoi. »

Dans la littérature aussi, il y a des modes. Lina se souvient quand elle a découvert Le bonheur national brut de François Roux dans une enveloppe. La tendance était à la nostalgie des années 80. « Parmi la masse d'écrits sur le même thème, un sort souvent du lot. » L'étape d'après : séduire les lecteurs et la critique et c'est un autre défi. ■

FLAVIE GAUTHIER

EN BELGIQUE**« On respecte ces gens qui écrivent »**

Mélanie Dufour reçoit et trie les manuscrits pour la maison d'édition belge indépendante Les Impressions nouvelles à Bruxelles.

Combien de manuscrits recevez-vous chaque jour ?

Un ou deux par jour ouvrable. Ils viennent de France, de Belgique, de Suisse...

Dès mon arrivée il y a 8 ans, Benoît Peeters m'a conseillé de lire les manuscrits le jour où ils arrivent. Notre avantage en tant que maison plus petite que Gallimard, c'est

que si on tombe sur un texte qui en vaut la peine, nous allons être plus réactifs. La destination première des manuscrits, c'est d'être refusés. Environ un manuscrit par an est publié.

Qu'est-ce que vous dites à ceux que vous refusez ?

Trier les manuscrits n'est qu'une petite partie de notre activité. On n'a pas la place ni la vocation à donner des conseils à des auteurs qu'on ne publie pas. On donne toute

cette énergie de conseils, et de retravail d'un texte, aux auteurs retenus. On ne peut pas se permettre de répondre personnellement à chacun. Pour les jeunes auteurs ou les premiers romans, quand je vois que le texte n'est pas complètement abouti, je prends la peine d'envoyer une réponse encourageante et personnalisée. On respecte ces gens qui écrivent. Même s'ils

n'ont pas les qualités littéraires, ils ont cru à ce qu'ils faisaient. Ce sont des individus, des gens qui rêvent. Quand on envoie un manuscrit à une maison d'édition, on ne peut pas s'empêcher de penser qu'il va être publié, etc. Il y a

toujours ce fantasme du livre, d'être lu et de devenir un écrivain.

Une tendance ces derniers mois ?

J'ai reçu des textes très sensibles, beaux et humanistes sur les migrants, mais ils étaient un peu courts. On publie des essais faits par des universitaires et pas des billets d'humeur.

F.G.

Mélanie Dufour,
éditrice. © D.R.